

Plurilingue et francophone : le Roumain Vintilă Horia

Alina COSTIN¹

Les écrivains roumains et la langue française

S'exprimer en français, en venant de l'extérieur des espaces pour lesquels cette langue relève d'une tradition étatique, politique et historique, autrement dit choisir le français sans y être contraint par des faits officiels, est le signe d'une décision personnelle, qui permettrait de mieux saisir l'espace intérieur de celui qui se lance à une telle épreuve. Toutefois, cette décision ne pourrait jamais être séparée d'un contexte politique, socioculturel, au milieu duquel siège le prestige mondial de la langue française.

À lire cette introduction, on comprend qu'il y a une distinction à faire entre les différents utilisateurs du français. Le sens que nous attribuons à cette distinction relève du constat qu'à la différence des francophonies traditionnelles (africaine et canadienne surtout), les francophonies européennes, notamment est-européennes, suscitent l'intérêt d'un nombre plutôt réduit de chercheurs. Ces francophones qui emploient le français de par leur propre volonté et en vertu de leur admiration pour cette langue et pour cette culture (ce qui ne rend pas leur usage totalement « innocent ») occupent une position encore précaire dans l'ensemble des cultures francophones.

Les auteurs roumains qui écrivent en français font partie de ce groupe, c'est pourquoi lorsqu'on veut les nommer des syntagmes variés entrent en concurrence. Nous y retrouvons donc « les écrivains français d'origine roumaine », « les écrivains roumains francophones » ou bien « les écrivains roumains d'expression française ». Si l'on cherchait à attribuer un de ces syntagmes à Vintilă Horia, il faudrait d'abord décider de la perspective qui sera adoptée : celle de l'auteur même, celle du critique, celle de l'historien... Et puis il faudra voir quels sont les facteurs qui appuient ces perspectives. Pour affirmer, que la question est encore ouverte, justement en vertu de sa complexité.

¹ Lycée « Henri Coanda », Bacau, Roumanie.

S'exprimer en français avait été pendant longtemps un signe d'élégance et de noblesse. En Roumanie, il s'agissait d'une mode, et comme toute mode, elle avait connu ses moments de gloire et ses moments de décadence. Mais, même lorsqu'on avait abandonné le français en tant que langue des relations politiques ou langue des affaires, on lui avait conservé une place particulière en tant que langue de la Culture. Culture avec majuscule ne fait que rappeler le rôle que la France avait eu dans la constitution et la transmission du patrimoine culturel occidental. Certes, cette position historique a été contestée, et, de nos jours, on oppose à la rigueur du français métropolitain la créativité libérée des périphéries. La situation des écrivains roumains qui s'expriment en français relève-t-elle de cette existence à la périphérie ? La réponse mérite d'être recherchée.

Les historiens pourraient mieux expliquer les causes qui, au XIX^e siècle, avaient déterminé les hommes politiques roumains à rechercher l'appui des Français afin de trouver des solutions à leurs problèmes nationaux. A l'époque, ces représentants étaient parmi les seuls à pouvoir vraiment apprécier non seulement les réussites diplomatiques de la France, mais aussi sa culture et ses œuvres littéraires. C'est ainsi que, malgré une certaine déception sur le plan politique², les Roumains n'ont pas cessé à rêver de la France. Les révolutionnaires de 1848 s'étaient tant nourris au modèle français que leurs actions – dans tous les domaines – rappelaient inévitablement cette filiation. Bien qu'ils n'écrivent pas pour servir la Littérature, mais plutôt la Patrie et leur idéal politique, ces hommes politiques, majoritairement francophiles et francophones, ont réussi à imposer de manière directe le modèle français à leurs compatriotes. L'attachement des Roumains à la France allait jusqu'à la reconnaître comme une seconde patrie. Dans ce contexte, l'usage du français était une véritable mode, qui allait pourtant se dégrader progressivement, au fur et à mesure que les petits nobles allaient s'emparer du français.

Pourtant, au XX^e siècle, les intellectuels roumains apparaissent encore comme les héritiers de cette forte tradition francophile et francophone, qu'ils incorporent à leur vie, à leurs destinées de voyageurs ou bien d'exilés.

Certes, le XX^e siècle représente le moment où de nouveaux modèles culturels, promus par des sociétés en ascension de point de vue économique, s'affirment avec priorité. De la sorte, nous avons assisté à l'évolution de la polémique concernant la concurrence entre le français et l'anglais, qui nous a

² Cf. *Souvenirs et impressions d'un proscrit, par un Roumain*, Paris, Imprimerie Prève et Ce, 1850.

amenés à nous demander si l'on peut vraiment « argumenter encore avec efficacité (littéraire, didactique ou géopolitique) et conviction l'usage de la langue française³ ».

Selon le domaine qui nous concerne les réponses vont sans doute varier et il serait peu profitable de proposer un verdict qui convienne à toutes les situations. Nous allons adopter donc la perspective de la vie littéraire, de l'existence concrète des écrivains. Parmi eux, nous trouvons des exemples qui consacrent la richesse du plurilinguisme et qui nous incitent à ne pas attribuer au monolinguisme pur une valeur intrinsèque.

Vintilă Horia – un écrivain à plusieurs langues.

Vintilă Horia est un des écrivains dont la joie d'écrire résulte de la possibilité de s'exprimer en plusieurs langues, témoins de ses voyages d'exilé. D'ailleurs, son activité littéraire pourrait être partagée en plusieurs périodes, selon les langues qu'il utilisait à l'époque et qui ne correspondent pas nécessairement à l'espace où il habitait. Ainsi les pôles linguistiques de son existence sont le français, le roumain et l'espagnol, auxquels nous pouvons ajouter également quelques éléments italiens ou allemands. Nous rappelons que les périodes linguistiques de création ne se superposent pas aux pérégrinations de Horia. L'expérience de ses voyages lui avait appris à choisir dans son répertoire linguistique la langue qui correspondait le mieux au moment, à l'émotion ressentie ; ses errances lui avaient finalement offert l'autonomie linguistique, comme une manière de compenser la perte de son pays. Aussi trouvons-nous des fragments écrits en français dans lesquels l'auteur évoque l'Espagne ou la Roumanie et loue les particularités de ces peuples.

Une autre manière de concevoir le rapport de Vintilă Horia aux langues qu'il utilisait passe par la liaison qui s'établit entre chacune de ces langues et les genres littéraires auxquels elles ont servi de support. Il semble que le français ait été la langue consacrée au roman, le roumain aux poésies et aux articles de journaux, tandis que l'espagnol représente la langue de la communication complète dans une patrie retrouvée. C'est la langue d'un épanouissement garanti par la position dans la société (il est à présent professeur à l'université, et son don du discours le rend apprécié et admiré par

³ Tel que la question a été formulée dans l'appel à contribution de ce numéro de la revue.

un public assez vaste), par l'équilibre de la vie quotidienne, par le sentiment diminué de sa non-appartenance à l'espace qui l'a accueilli.

Le français et son statut dans l'œuvre de Vintilă Horia.

Et pourtant, le français est la langue à laquelle il confie sa destinée d'écrivain. Car, lorsqu'il écrit en roumain, il ne propose pas de textes à visée européenne, voire universelle. Son dernier roman, *Mai sus de miazănoapte*, est un retour vers la patrie perdue, vers un public restreint, et son écriture apparaît comme un geste très intime, comme la confession d'un amour qui s'est nourri de sa propre chair. L'espagnol, d'autre part, est la langue du professeur, la langue de la personne publique Vintilă Horia. Bien qu'il écrive des textes littéraires (romanesques aussi) dans cette langue, il se recommandait comme écrivain français, et c'est ainsi qu'il espérait s'inscrire dans le domaine de la littérature.

Ce désir ne peut être séparé du prestige des deux cultures, française et espagnole. Car il est évident que la vocation universelle que l'espagnol avait manifestée jadis s'était éteinte depuis longtemps, même si Horia, toujours idéaliste, rêvait encore de restaurer la gloire de l'Espagne, tout comme il songeait à la gloire de l'antique Dacia. En revanche, le français resplendissait encore en Europe et il était plutôt difficile d'entrevoir l'ascension de l'anglais. De plus, toute la formation de Horia le rapprochait du modèle culturel français, qu'il avait recherché depuis son adolescence. S'il y avait eu concurrence, elle aurait été à trouver du côté allemand, car Horia avait une certaine connaissance de ce milieu, qu'il avait acquise au cours de ses séjours en tant qu'étudiant et en tant qu'attaché de presse à Vienne. Mais il est évident que dans l'Europe d'après la Seconde Guerre Mondiale, ce n'était pas un modèle facile à assumer.

L'attitude francophone de Horia s'explique également par son héritage culturel roumain, par l'exemple des écrivains roumains qui avaient eux aussi choisi le français comme langue d'accueil et comme langue de création. Certes, son choix ne peut s'expliquer qu'à travers sa sensibilité d'écrivain et à travers son système de valeurs.

Dans un journal publié par les Roumains en exil, *Buna Vestire*, il s'expliquait lui-même sur la manière dont son activité était partagée entre les langues qu'il employait : « Mi se spusese de aștepta ori, în Franța, aici, în Italia : - Dumneata ești unul de ai noștri. Sunt scriitori (sic!) de limbă franceză, scriu articole și eseuri în limba spaniolă, poezii și nuvele în limba italiană, la Assisi și

la Gif-sur-Yvette mă simțeam acasă. La fel, la Madrid sau la Polop. 'Extranjero' totuși, căci, în fond, aceasta mi-e măsură⁴ ».

Le lecteur a déjà saisi l'absence du roumain dans cette énumération ; Horia ne donne pas d'explications sur l'emploi de sa langue maternelle, mais nous pouvons bien supposer qu'il se sent autorisé à agir ainsi par le fait même que l'article est écrit en roumain et que les lecteurs habituels de ces journaux d'exil connaissent déjà son activité littéraire rédigée en roumain.

D'autre part, nous trouvons que par ce fragment l'auteur cherche surtout à présenter ses compétences en langues étrangères, pour conclure finalement sur son éternel statut d'étranger que ses performances linguistiques et littéraires n'ont pas réussi à rendre moins évident.

Une autre observation justifiée, à notre avis, par cette citation concerne la différence de statut entre « être écrivain » et « écrire », distinction qui a été saisie et analysée par des études sociologiques récentes, telle celle de Nathalie Heinich⁵. En effet, cette distinction révèle la manière dont un individu conçoit son activité dans le champ des lettres, la manière dont il l'investit.

Être écrivain correspond pour certains à un véritable titre de noblesse, tandis qu'écrire n'est pas obligatoirement une destinée, cela peut être une simple activité, parmi d'autres. Être écrivain est une revendication identitaire. Dès que l'individu commence à construire sa destinée autour de cette notion, l'évolution de l'écrivain potentiel pourra être soumise à deux questions, celle du « comment » et celle du « pourquoi », selon Nathalie Heinich.

Comment est-ce que l'on écrit et comment est-ce que cette écriture devient-elle littéraire ? Pour le sociologue, la seconde question ne présente pas vraiment d'importance, mais pour le critique littéraire elle renferme autant de sens que la première.

Pour nous appuyer sur le cas de Vintilă Horia, nous répondrons simplement. Il écrit en français, il écrit aussi en espagnol, en italien et en roumain. Il écrit dans l'espoir d'être publié, d'être connu et reconnu en tant qu'écrivain. Par conséquent, il privilégie les langues qui lui permettront

⁴ Horia, V., « Jurnalul războiului în sine », *Buna Vestire*, an IX, nr. 4/oct.-dec. 1970, in *Suflete cu umbră pe pământ, portrete și reflecții memorialistice*, București, Editura « Jurnalul literar », 2004, p. 116, On me l'avait dit tant de fois, en France, ici, en Italie: - Vous êtes un des nôtres. Je suis écrivain de langue française, j'écris des articles et des essais en espagnol, des poésies et des nouvelles en italien, à Assise ou à Gif-sur-Yvette j'étais chez moi. Même sentiment à Madrid ou à Polop. Pourtant « extranjero », car, au fond, c'est ça ma mesure.

⁵ Heinich, N., *Être écrivain : création et identité*, Paris, La Découverte, Collection « Armillaire », 2000.

d'atteindre un public plus important. Mais comment écrit-il ? La réponse pourrait porter sur les conditions extérieures dont il aurait besoin pour écrire (le moment du jour ou de la nuit, un endroit qui lui serait favorable, etc.), mais aussi sur les conditions internes qui déterminent l'écriture, sur les stratégies de création. Une étude plus ample devrait peut-être observer les façons dont il avait écrit dans chacune de ces langues, et comparer les relations et les interférences entre elles.

Horia ne parle pas de rivalité entre ses différentes langues ; pour lui, chaque nouvelle langue maîtrisée constitue la possibilité d'une renaissance. Chaque langue représente l'ouverture vers un territoire accueillant, vers une possible nouvelle patrie, comme il l'explique dans le *Journal d'un paysan du Danube* : « [...] ce fut à Assise, en 1946, que je commençai à former en moi l'antidote de l'exile, en ajoutant à l'espace originel, que je venais de perdre, de nouveaux territoires que je faisais miens, élargissant ainsi des frontières qui devaient coïncider peu à peu avec celles de l'Europe. Je suis devenu ainsi, avec les années, un Européen d'origine roumaine, dans le sens médiéval et romain du mot⁶. »

Un peu plus loin, il nous explique son rapport aux langues : elles cessent d'être des « instrument[s] extérieur[s] »⁷ et fonctionnent comme « un moyen de redécouverte personnelle⁸ ». Les langues lui permettent de se recréer, de s'inventer des vies nouvelles. Le rêve ou plutôt l'illusion de Horia est que plusieurs identités peuvent coexister dans un seul individu et s'y manifester en même temps et avec la même intensité. Lorsqu'il se définit comme un Européen d'origine roumaine, il se permet de ne pas rester attaché à une seule identité nationale et évite ainsi d'être contraint à résoudre son propre dilemme identitaire. Car dans le cas de Horia, ces renaissances n'éliminent pas la douleur de la perte initiale.

Son activité littéraire s'inscrit dans ce processus de reconstruction. La dominante francophone de son œuvre nous révèle le rôle essentiel qu'il attribuait au français. Mais l'importance de cette langue ne peut pas être comprise en dehors de la réalité des maisons d'édition, en dehors de la réalité culturelle de la seconde moitié du XX^e siècle où la culture du livre est encore fortement liée à la France. La reconnaissance littéraire pour les gens de l'Est,

⁶ Horia, V., *Journal d'un paysan du Danube*, La Table Ronde, Paris, 1966, p. 168.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*.

dont la langue maternelle ne peut atteindre qu'un public national, dépend largement de l'industrie française du livre. Par conséquent, les auteurs ont à choisir entre se faire traduire et écrire directement en français. Et si d'autres cas peuvent être imaginés à partir de ces deux situations initiales, nous nous arrêtons de nouveau sur la situation de Horia, qui s'était lancé à la conquête du français et de la France.

Malgré son histoire d'amour brisé avec ce pays⁹, il n'avait jamais cessé d'écrire en français. Malgré les preuves douloureuses de son incompréhension par le public français¹⁰, il ne pouvait pas se refuser le plaisir de voir ses livres dans les librairies françaises. Subjectivité et objectivité s'entrecroisent lorsqu'il s'agit d'identifier la cause de sa persévérance à écrire en cette langue. Et nous estimons qu'il y a aussi une sorte d'orgueil qui le pousse à vouloir plier ceux qui l'avaient jadis rejeté.

Horia avait été porté par une forte « passion de la langue française¹¹ », comme tous ceux qui cherchent à s'approprier une langue étrangère. Mais ce terme de passion ne doit pas être lu seulement du point de vue de la passion amoureuse qui s'accomplit dans le bonheur. Ce serait ignorer le sens premier de passion qui est justement celui de souffrance et qui, de plus, nous envoie vers le domaine religieux, si cher à l'auteur. Horia, en véritable représentant des écrivains exilés qui choisissent une nouvelle langue de création, entretient avec celle-ci une relation dont les deux pôles sont à notre avis le bonheur ou la joie de vivre et de créer en cette langue et le malheur de se sentir toujours un étranger par rapport à celle-ci et à la culture qu'elle véhicule.

A la lecture de ses romans, tout lecteur remarquera l'interaction de ces deux grands thèmes : l'amour et la foi. Aussi notre conclusion n'est-elle qu'une invitation à la lecture ou à la lecture des textes encore peu visités de Vintilă Horia.

⁹ Après le scandale provoqué par le prix Goncourt de 1960, Vintilă Horia devient *persona non grata* en France. L'histoire est, à présent, suffisamment connue pour ne plus y revenir, d'autant plus qu'elle impliquerait des directions de développement qui dépasseraient l'espace de notre démarche actuelle.

¹⁰ En réponse à une lettre de son frère qui lui évoquait la mauvaise réception de ses romans en France, Horia avait écrit : « Nu mă miră tâmpeniile spuse la radio despre cărțile mele, cred că respectivii critici n'au cetit decât prezentarea editorială de pe copertă și poate vreun fragment pe sărite. » (Je ne m'étonne pas des stupidités affirmées à la radio sur mes livres, je pense que ces critiques-là n'ont lu que la présentation éditoriale sur la couverture et peut-être quelque fragment au hasard.) dans le volume de correspondance, *Scrisori din exil între Vintilă Horia și fratele său Alexandre Castaing (1972-1992)*. Volumul I, Fundația Culturală Memoria, București, 2011, p. 137.

¹¹ Combe, D., *Poétiques francophones*, Collection « Contours littéraires », Hachette, 1995, p. 85.

Bibliographie

Corpus

- Horia, Vintilă, *Suflete cu umbră pe pământ, portrete și reflecții memorialistice*, București, Editura « Jurnalul literar », 2004.
- Horia, Vintilă, *Journal d'un paysan du Danube*, Paris, La Table Ronde, 1966.
- Horia, Vintilă, *Scrisori din exil între Vintilă Horia și fratele său Alexandre Castaing (1972-1992)*. București, Fundația Culturală Memoria, 2011, Volumel

Bibliographie critique

- Combe, D., *Poétiques francophones*, Collection « Contours littéraires », Hachette, 1995.
- Heliade-Rădulescu, Ion, *Souvenirs et impressions d'un proscrit, par un Roumain*, Paris, Imprimerie Prève et Ce, 1850.
- Heinich, N., *Être écrivain : création et identité*, Paris, La Découverte, Collection « Armillaire », 2000.